

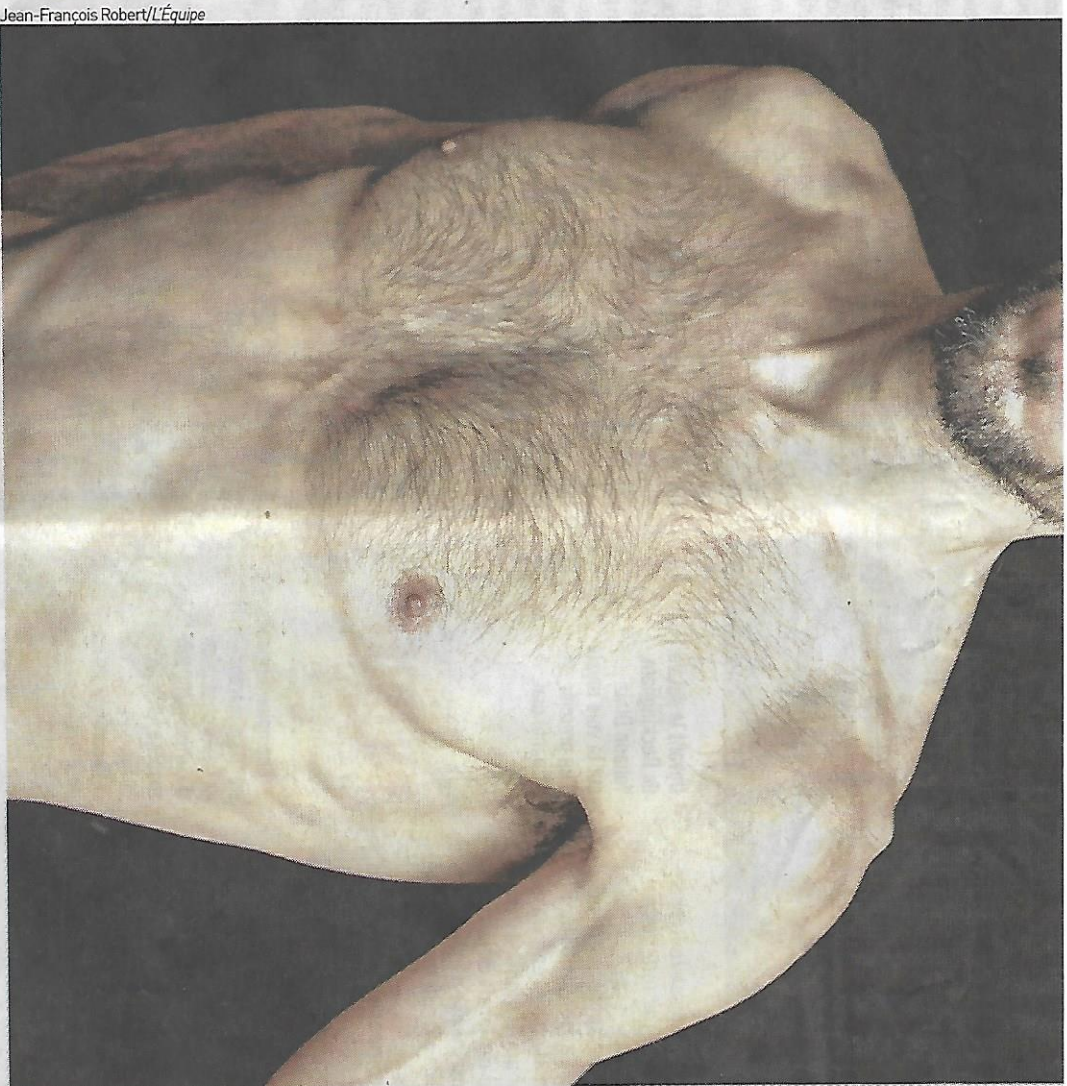
sont trompés. C'est du rodéo, parfois, il faut me dompter sans me contrôler et c'est le plus difficile. On doit me laisser exprimer mon potentiel, ma fougue, tout en la calmant, en la retenant.»

Depuis 2014, Gilles Rocca est en charge du canasson. Il a abordé la mission « par le tapis rouge », convient-il : un record du monde (3h 32'33") et un titre européen du 50km marche à Zurich en 2014). Sauf que le haut niveau ne se résume pas à ces bonheurs-là. Il rime avec blessures, doutes, échecs et remises en cause. Et qu'avec Diniz ça n'est jamais à moitié. Qu'il se blesse, qu'on lui dise de nager, il enquille les kilomètres façon Aurélie Muller. Qu'on lui dise de rouler, il pousse la sortie à 180 bornes sur un vélo. Qu'il brille, qu'il sombre, c'est toujours spectaculaire. « Yoyo » porte bien son surnom. « Ça fait son charme, sourit Jean-Michel Serra, médecin des Bleus devenu l'un de ses proches. Comme tous les champions, il a une âme d'ado, il n'est pas dans le contrôle, il a déconnecté plein de verrous. C'est comme au casino : ça marche ou ça marche pas, mais ça donne des sensations fortes. »

« Une couille d'abeille, ça peut être un mammouth pour lui. Si un truc, même insignifiant, intervient que tu n'attendais pas, pour lui, ça peut être très important »

PASCAL CHIRAT, RÉFÉRENT DE LA MARCHÉ FRANÇAISE ET ANCIEN ENTRAÎNEUR DE DINIZ (2008-2013)

Tout l'enjeu est de ne pas l'y perdre. Et ça n'a rien d'une partie de plaisir. « Il n'y a rien de monotone, c'est rien de le dire, et c'est la beauté du challenge, souffle Rocca. Il faut parfois lui rentrer dedans. Mon rôle n'est pas de tout le temps lui dire oui. Yohann est intelligent, il entend ce qu'on lui dit. Moi, j'ai un problème de riche : j'ai une Formule 1 entre les mains, gros moteur même si la carrosserie et les amortisseurs commencent à fatiguer, et je dois me battre contre les radars en



Jean-François Robert/L'Équipe

gardant toujours le pied sur la pédale de frein.»

Pour le maintenir sur la route, mieux vaut baliser le terrain. Diniz, spécimen ultrasensible, est un stressé. Il corsait tantôt ses dernières séances pour mieux jauger ses forces pour le jour J qu'il a les grilles. Il a connu le gouffre de la dépression à l'automne 2013. Il a sans cesse besoin de se rassurer, en quête de

liens affectifs et de repères. « Ma femme est le premier d'entre eux, confie-t-il. On sait d'ou je viens et tout ce qu'on a pu vivre. Elle a tout le temps été là pour moi. Et puis, il y a des gens sur qui je m'appuie énormément. Jean-Michel (Serra), je l'appelle deux fois par semaine, c'est une figure parentale pour moi. » Céline, son épouse, abonde : « Jean-Michel, je suis serine quand je sais qu'il est au ravito, parce qu'il

qu'il s'amusent, et un le canasson, on lui retire ce qu'il est »

GILLES ROCCA, ENTRAÎNEUR DE DINIZ

Ensuite, on regarde. Diniz qui s'envole ou Diniz qui se grille, à tenter par exemple d'impressionner le Russe dopé comme à Daegu en 2011 ou Londres 2012. Il en convient mais ne se renie pas. « La course, je suis toujours allé la chercher. Les Russes, je me suis mêlé à la bagarre avec eux et, parfois, ça m'a coûté de l'énergie parce que j'étais face à des robots et, forcément, je sautais, expliquait-il l'an dernier. Je reproche à Tallent (l'Australien qui a récupéré le titre olympique 2012) de dire qu'on lui a volé des choses mais de n'avoir jamais fait une course pour la gagner, avec du panache. Ça toujours été des courses attentistes. Ça n'est pas ma philosophie. »

À Rio, encore, l'an dernier, il a refusé de ployer, faisant fi de la chaleur et de ses maux de ventre. La digestion a été difficile pour son coach - « un baby blues exponentiel » -, Diniz, lui, a « regardé devant, comme toujours », assure Céline. Il a écouté le débriefing et traversé l'année zen. Il ne s'est pas énermé quand ses fractures aux côtes (un effort mal géré puis un accident de la route) lui ont coûté le printemps. Il est resté chez lui, loin de Font-Romeu et de la pression pré-Championnat. Il n'est pas arrivé sur le site après un stage au Touquet promoteur. Son coach a même pu poser une semaine de vacances. « Il a mûri, estime Rocca. Il a compris qu'il ne jouait pas sa vie, qu'il fallait qu'il s'amuse. Si on le canalise, on lui retire ce qu'il est. Il faut le laisser libre de faire ce qu'il veut. » Le triple champion continental avait d'ailleurs reçu ce même message d'un ami : « Yohann, fais ce que tu sais faire aux Championnats d'Europe, te prends pas plus la tête. » Au bout, il y avait l'or. La bête était domptée. Définitivement ? Rocca sourit : « Il faut profiter de ces moments, on a réussi. Mais jamais je ne dirais que c'est gagné. Ce serait présomptueux. » Il faut toujours remonter à cheval. **TE**